

Le Cas Wagner

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Fragments posthumes sur l'éternel retour
La Vision dionysiaque du monde
Correspondance avec Malkwida von Meysenbug

FRIEDRICH NIETZSCHE

Le Cas Wagner

Un problème pour musiciens

Traduit de l'allemand par

LIONEL DUVOY

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2007

TITRE ORIGINAL

Der Fall Wagner

AVANT-PROPOS

JE m'autorise un petit divertissement. Ce n'est pas par pure méchanceté, dans cet opuscule, que je loue Bizet au détriment de Wagner. J'expose un cas, sous couvert d'un grand nombre de badinages, avec lequel il ne faut pourtant pas plaisanter. Il y avait nécessité pour moi de tourner le dos à Wagner ; trouver par la suite quelque chose de bon fut une victoire. Nul sans doute ne fut plus que moi redoutablement aliéné par la wagnéromanie, nul ne mit autant d'opiniâtreté à lui résister, nul ne fut davantage heureux d'en être débarrassé. Longue histoire ! – Peut-on en toucher un mot ? – Si j'étais moraliste, qui sait comment je l'aurais intitulée ! Peut-être *De la victoire sur soi-même*. – Mais le philosophe n'aime pas les moralistes... il n'aime pas non plus les grands mots...

Qu'exige de lui-même le philosophe, en tout premier et dernier lieux ? De terrasser en lui-même son époque, de devenir “intempesitif”. Par suite, contre qui lui faut-il mener son combat le plus pénible ? Contre ce qui justement fait de lui un enfant de son siècle. Allons ! Je suis tout autant que Wagner un

La première édition de *Le Cas Wagner* a été publiée par C. G. Naumann à Leipzig en 1888.

© Editions Allia, Paris, 2007 pour la traduction française.

enfant de ce siècle, je veux dire un *décadent** : seulement moi, je l'ai compris, moi, j'y ai résisté. Le philosophe en moi s'y est attaqué.

Ce qui me préoccupait le plus profondément, c'était le problème de la *décadence** – j'avais pour cela des raisons. “Le Bien et le Mal”, ce couple n'est qu'une nuance du problème. Quand on s'est forgé un regard pour identifier les signes du déclin, on comprend aussi la morale, – on voit ce qui se cache sous ses noms et ses formules de valeurs les plus sacrés : la vie *appauvrie*, la volonté d'en finir, la grande fatigue. La morale *renie* la vie... Pour pareille mission, il me fallait une autodiscipline : prendre parti contre tout ce qu'il y a de malade en moi, y compris contre Wagner, contre Schopenhauer, contre toute la moderne “humanité”... Un profond éloignement, un refroidissement, un dégrisement allant contre tout ce qui est temporel, contre tout ce qui va de concert avec son temps : et comme vœu suprême, le regard de *Zarathoustra*, un œil dominant la réalité humaine d'un point de vue situé à une incommensurable distance – qui la contemple *au-dessous* de lui... Pour

* Les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

cette finalité – quel sacrifice ne serait légitime ? Quelle “victoire sur soi-même” ! Quelle “abnégation” !

Mon expérience souveraine fut une *guérison*. Wagner fait purement et simplement partie de la liste de mes maladies.

Non que je veuille être ingrat envers cette maladie. Si, par cet écrit, je soutiens sans détour que Wagner est *nuisible*, je n'en veux pas moins dire à qui celui-ci reste en revanche indispensable – au philosophe. Certes, on peut sans doute s'en sortir sans Wagner : mais le philosophe, lui, n'est pas libre de se passer de Wagner. Car il faut qu'il soit la mauvaise conscience de son siècle, – et pour cela, il doit en avoir la meilleure connaissance. Cependant, où trouverait-il guide plus initié au labyrinthe de l'âme moderne, psychologue plus persuasif que Wagner ? Par Wagner, la modernité s'exprime dans son langage le plus intime : elle ne voile ni ses vertus, ni ses vices, elle a désappris toute pudeur. Et réciproquement : on a presque clos le bilan des valeurs de la modernité une fois tiré au clair ce qu'il y a de bon et de mauvais chez Wagner. – Je comprends parfaitement qu'un musicien dise aujourd'hui : “Je hais Wagner, mais je ne supporte plus aucune autre musique.” Mais je

comprendrais aussi un philosophe qui commenterait : “Wagner *résume* la modernité. Rien n’y fait, il faut d’abord être wagnérien...”

LE CAS WAGNER
Lettre turinoise de mai 1888.

*Ridendo dicere severum...*¹

I

HIER – me croirez-vous ? – j’ai entendu pour la vingtième fois le chef-d’œuvre de *Bizet*. Une fois de plus j’ai tenu bon, avec un indolent recueillement, je n’ai pas fui. Cette victoire sur mon impatience me stupéfait. O comme cette œuvre vous perfectionne ! Par elle, on devient soi-même “œuvre d’art” – Chaque fois que j’entends *Carmen*, je me sens moi-même plus philosophe, meilleur philosophe que je ne le suis d’ordinaire : devenu si tolérant, si heureux, si indien, si *sédentaire*... cinq heures assis : première station de la sainteté ! – Puis-je ajouter que l’orchestration de Bizet est presque la seule que je puisse encore supporter ? Cette autre orchestration, celle qui occupe aujourd’hui le devant de la scène, la wagnérienne, aussi brutale qu’artificielle et

1. “Dire en riant des choses graves”. (N.d.T.)

“innocente”, et par-là même ne tenant qu’un seul discours aux trois sens de l’âme moderne – ô combien cette orchestration wagnérienne m’est néfaste ! je l’appelle *Sirocco*. Une sueur incommodante perle sur tout mon corps. C’en est fini de mon beau temps.

Néanmoins, cette autre musique me semble parfaite. Elle s’écoule, légère, souple, avec tact. Elle est aimable, ne sue pas. “Le Bien est léger, tout ce qui est divin a la foulée gracieuse” : première proposition de mon esthétique. Cette musique est méchante, raffinée, fataliste : malgré tout, elle reste populaire. – Elle concentre le raffinement d’une race, non d’un seul individu. Elle est riche. Elle est précise. Elle construit, organise, se termine : elle constitue ainsi l’antithèse de ce véritable polype musical, de la “mélodie infinie”. A-t-on jamais entendu sur scène accents plus douloureusement tragiques ? Et comme ils sont aboutis ! Sans grimace ! Sans faux-monnayage ! Sans le *mensonge* du grand style ! – Finalement : cette musique considère que l’auditeur est intelligent, et même musicien, – elle est aussi, pour cette raison, opposée à celle de Wagner, qui, quoi qu’on en dise, restait en tous les cas le génie le plus *impoli* du monde (Wagner nous prend en quelque sorte pour des ..., il dit une seule chose, avec trop

d’insistance, jusqu’à ce qu’on en soit désespéré, – jusqu’à ce qu’on y croie...).

Et encore une fois : je deviens un homme meilleur quand c’est Bizet qui m’admoneste. Et même meilleur musicien, meilleur *auditeur*. Peut-on généralement écouter *encore* mieux ? J’enfouis une nouvelle fois mes oreilles *sous* cette musique, j’entends vibrer ses causes premières. Il me semble assister à sa naissance – je tremble devant les périls qui accompagnent un tel risque, je suis en extase devant les hasards heureux dont Bizet n’est pas responsable. – Chose étrange ! Au fond, je n’y pense pas, ou bien, je ne sais pas combien j’y pense. Car, pendant ce temps-là, de toutes autres pensées cavalaient dans ma tête... A-t-on remarqué que la musique rend l’esprit *libre* ? Qu’elle donne des ailes aux idées ? Que pour être plus philosophe, il faut devenir plus musicien ? – Le ciel grisâtre de l’abstraction comme transpercé d’éclairs ; la lumière assez puissante pour éclairer le filigrane des choses ; les grands problèmes tout près d’être résolus ; le monde embrassé, comme du haut d’une montagne. – Je viens également de définir le pathos philosophique. – Et sans que je m’en rende compte, des *réponses* me sont tombées sur les genoux, une petite pluie de grêlons et de

sagesse, de problèmes *résolus*... Où suis-je ? – Bizet me rend fécond. Tout ce qui est bon me rend fécond. Je n’ai nulle autre gratitude, nul autre *argument*, d’ailleurs, pour ce qui est bon.

2

Cette œuvre sauve elle aussi ; Wagner n’est pas le seul à être un “sauveur”. Avec elle, on quitte le nord *humide*, les brouillards de l’idéal wagnérien. L’action en elle-même suffit à vous en délivrer. Elle conserve de Mérimée la logique de la passion, la ligne la plus concise, la *dure* nécessité ; elle possède surtout ce qui est propre aux régions chaudes, l’aridité de l’air, la *limpidezza* de l’air. Ici, le climat change du tout au tout. Ici parle une autre sensibilité, une joie différente. Cette musique est joyeuse ; mais sa joie n’est ni française, ni allemande. Sa joie est africaine ; la fatalité est suspendue au-dessus de sa tête, son bonheur est bref, soudain, sans pardon. J’envie Bizet, pour cette raison qu’il a eu le courage de cette sensibilité, qui n’avait jamais eu jusqu’à présent la parole dans la musique savante européenne, – cette sensibilité plus méridionale, plus brune, plus brûlée... Comme ils nous font du bien ces après-midi

dorés de son bonheur ! Nous tournons notre regard vers l’horizon : avons-nous jamais vu mer plus *lisse* ? – Et combien la danse mauresque reste paisible quand elle nous dirige ! Ô comme elle sait, dans sa lascive mélancolie, éduquer notre insatiable appétit ! – L’amour enfin, l’amour réintégré dans la *nature* ! Non pas l’amour d’une “vierge céleste” ! Rien d’une sentimentalité à la *Senta* ! Mais l’amour comme *fatum*, comme *fatalité*, cynique, innocent, cruel – et justement, comme ce qui, en lui, est *nature* ! L’amour qui est guerre dans ses moyens, *haine mortelle* des sexes dans son principe ! – Il n’existe, à ma connaissance, aucun autre cas de figure où l’humour tragique, qui constitue l’essence de l’amour, s’exprime avec autant de rigueur, dans une aussi terrible formulation qu’avec le dernier cri de Don José sur laquelle l’œuvre s’achève :

Oui ! C’est moi qui l’ai tuée
Carmen, ma Carmen adorée !

– Une telle conception de l’amour (la seule qui soit digne du philosophe –) est rare : elle consacre une œuvre d’art entre mille. Car la plupart des artistes font cela comme tout le monde, et même plus mal – ils se *méprennent*